

# ROSE DES VENTS

---

## EXPOSITION : KÖRPERWELTEN

### *La plastination est-elle bonne pour la santé ?*

Quelle différence entre Ishi le Yahï et Gunther von Hagens? Quel rapport avec deux-cents cadavres et plus, entiers ou en morceaux, livrés en pâture, à Bruxelles, aux enfants des écoles ? Quelle relation entre fascination et plastination ?

La farde de presse de l'exposition « Körperwelten. La fascination de l'authentique » montre quatre enfants, l'air ravi, admirant les deux plastinats résultant de la coupe longitudinale d'un adulte de sexe masculin, comme s'il s'agissait du dernier prototype Fisher Price, ou du kit anatomo-pathologique de Barbie et Ken. En arrière-plan scintille le logo vert de la sortie de secours. Par un de ces hasards objectifs chers aux surréalistes et aux autorités belges, l'exposition se tient, jusqu'à passé minuit, dans les caves voutées de Cureghem, sous la halle des *abattoirs* d'Anderlecht...

Pour en saisir l'enjeu, il faut remonter aux origines obscures de l'humanité : là où des ossements douteux se voient dotés du label « humain » pour peu qu'ils proviennent d'une sépulture en bonne et due forme.

C'est une épreuve que n'arrivent pas à passer, hélas, les acolytes rigides du docteur von Hagens. Professeur invité à l'université de Dalian (Chine), directeur du Centre de plastination de l'Académie d'État de médecine de Bischkek (Kirghistan), cet étrange médecin réside à Heidelberg où il a fondé la firme Biodur, destinée à commercialiser les divers ingrédients et techniques nécessaires à la plastination. On ne le voit jamais qu'en chemise blanche, gilet de cuir noir et feutre sombre à large bord — un air de déjà-vu qui n'est pas sans évoquer l'expressionnisme sulfureux des premiers films de Fritz Lang, voire même l'un des avatars du docteur Mabuse. Mais là n'est pas la question. Que le docteur *honoris causa* de l'université de Bischkek dise faire œuvre conjointe de science, d'éducation et de création artistique en rendant ses contemporains inodores, secs au toucher et incorruptibles après leur trépas, c'est son affaire. Par contre, que la municipalité de Berlin accepte qu'une cage de verre sillonne les rues de la ville en exhibant la nudité publicitaire d'une femme plastinée dont le ventre s'ouvre sur un fœtus de huit mois peut paraître aventureux. Tout autant l'ouverture aux enfants des écoles de cette morgue anderlechtoise. Si, du point de vue psychopathologique, la dérive barnumesque du bricoleur de cadavres n'a rien d'exceptionnel, du point de vue

## ROSE DES VENTS

sociopolitique l'absence de débat fait lourdement question. Les nudités plastinées hébergées par les caves de Cureghem témoignent d'un trou béant dans le tissu culturel: le genre de faille où une civilisation entière pourrait s'engloutir. Il s'agit, en effet, du viol d'un interdit majeur; de la rupture d'un garde-fou capital de l'humanité; de ce qui n'est toléré qu'à titre d'exception confirmant la règle. Certes, le bousculement de la norme peut être une façon de l'affirmer tout en la réinterrogeant. C'est le cas, par exemple, des débats touchant l'homoparentalité. Mais, pour questionner, encore faut-il trouver quelque question... Le plus inquiétant dans Körperwelten, c'est l'absence de questions.

Pour échapper à la plastination mentale et vu l'apathie des indigènes, il faut se résigner à chercher un guide ailleurs. Quelqu'un, on s'en doute, de solidement civilisé et qui ne risque pas de confondre culture et divertissement intellectuel. Mais, Diogène l'avait remarqué, ça ne court pas les rues. Un des derniers spécimens recensés est apparu, le 29 août 1911 au matin, dans la cour d'un abattoir rural de Californie. Il avait tout l'air d'un Indien dépenaillé et c'en était bien un. Il s'appelait Ishi. C'était le dernier Indien « sauvage » de l'hémisphère nord à avoir survécu — physiquement et culturellement — à l'extermination civilisatrice. Les autres étaient morts, parqués ou assimilés. Ishi était un Indien Yahi. Le dernier des Yahis. Et le seul à parler encore la langue de son peuple. Après tant d'années de survie, Ishi n'en pouvait plus. Il s'était résolu à s'approcher de ceux qui jadis, sous son regard d'enfant,

avaient exterminé la plupart des membres de son groupe. Le reste avait péri peu à peu. Appelé à la rescousse par les équarisseurs, le shérif local commença par écrouer l'Indien. Mais deux anthropologues de l'université de Californie, Kroeber et Waterman, eurent vent de l'irruption d'Ishi dans le monde des Blancs. Ils vinrent le voir, firent chercher un Indien d'une ethnie voisine à la langue proche de celle des Yahis et, peu à peu, entrèrent en communication. Ils décidèrent de prendre Ishi sous leur protection et de l'héberger dans un local du musée d'anthropologie de l'université de Californie. C'est là, à San Francisco, qu'Ishi devait mourir, de tuberculose, le 25 mars 1916, après avoir appris suffisamment d'anglais — même quand ils vous adoptent, le contact des Blancs est dangereux pour les Indiens. Néanmoins, l'histoire d'Ishi n'a rien d'un conte sinistre. Quiconque s'interroge sur ce que pourrait bien être un homme réellement *cultivé* devrait la méditer. Elle a été publiée par l'épouse de Kroeber (Theodora) sous le titre *Ishi in two worlds* (1961, University of California Press; version française chez Plon, « Terre Humaine »). À lui seul, Ishi récapitulait des milliers d'années de transmission matérielle, intellectuelle et spirituelle. Il incarnait un mémorial de techniques, de mythes et de rites qui allaient disparaître avec lui. Son aptitude à la vie et à la survie résultait de la parfaite intégration de cet héritage qui lui donnait, en outre, une remarquable capacité d'adaptation. Car Ishi, en effet, s'adapta à merveille à sa nouvelle existence. L'hôpital universitaire jouxtant le musée où il avait pris ses quartiers, il se lia bientôt d'amitié avec son directeur, le docteur Pope. Il eut dès

## ROSE DES VENTS

lors ses entrées libres dans cette institution. Il y passait une part de son temps à visiter les malades et à les assister moralement, à la manière des Yahis. Au musée, Ishi côtoyait de nombreuses collections anthropologiques, dont divers ossements et momies provenant de tombes anciennes et lointaines. Cela ne le dérangeait nullement. Il est clair qu'il en avait vu d'autres. Un jour pourtant, il fut pris d'un profond malaise. Se promenant dans l'hôpital, il poussa par hasard une porte et se trouva nez à nez avec le monceau d'organes épars de la salle de dissection. Ishi certes n'était pas un « pied tendre », mais l'instrumentalisation de débris humains, spoliés des rituels destinés à donner place humaine aux vestiges des humains, lui était proprement insupportable.

La réaction d'Ishi atteste une meilleure santé mentale que celle des édiles bruxellois et une conception plus sûre des balises essentielles de l'humanité. Certes, l'éventail des cultures humaines passées, présentes, à venir, est potentiellement infini. Mais elles ne sont jamais que variations sur un même

thème, tant leur diversité est peu de chose face aux contraintes annoncées de la *mortalité* et de la *sexualité*. Il en découle que toute société, à sa façon, se voit obligée de coder normativement au moins cinq différences dont le brouillage mettrait en péril l'ordre humain en tant que tel : différence entre les humains et les animaux, les vivants et les morts, les femmes et les hommes, les parents et les enfants, les épousables et les non-épousables. Chacune de ces distinctions n'apparaît évidente qu'à quiconque a intégré le code social au point d'en faire une « seconde nature ». L'échec individuel d'une seule d'entre elles signe en tout lieu ce qu'on appelle « la folie ». La fascination, de son côté, va rarement de pair avec le discernement. À Cureghem, à Berlin, l'humanité voit s'estomper un repère majeur. Le message implicite est potentiellement ravageur, ses conséquences ne sont imaginables qu'à long terme. Même voluptueusement mis en scène, les corps bricolés de von Hagens ne sont pas bons pour la santé.

*Francis Martens*